

## Devenir, rock, littérature

### Entretien avec Véronique Bergen sur *Horses* de Patti Smith et *Broken English* de Marianne Faithfull

la variation : *Tu as consacré un livre à Patti Smith (Horses, 2018) et l'autre à Marianne Faithful (Broken English, 2023) dans la collection Discogonie, de quelle manière as-tu « rencontré » ou découvert les œuvres de ces deux artistes ?*

Véronique Bergen : J'ai découvert Patti Smith et Marianne Faithfull à l'adolescence. Passionnée par le rock, par la poésie, la littérature, j'ai vécu la sortie de *Horses* comme un séisme tout à la fois musical, poétique et sur le plan personnel. Si je connaissais les albums de Marianne Faithfull, la chanson « Sister Morphine » qui m'ébranlait, c'est l'album *Broken English* sorti en 1979 qui a produit sur moi un effet d'envoûtement, de l'ordre d'un rapt, d'un ravissement dans le sens durassien. Tu parles de rencontre. Les rencontres électives, fondatrices, magiques, qui dévissent et transforment, sont rares. J'ai vécu non pas avec mais dans l'œuvre musicale et poétique de Patti Smith autant que dans l'univers de Marianne Faithfull. Le critère de la rencontre (par essence rare, fondatrice, sismique comme je le disais) est, à mes yeux, celui de l'intensité, du coup de foudre, des connexions entre sensibilités, de l'éveil.

*Penses-tu que des artistes comme Patti Smith et Marianne Faithfull ont eu des vies plus difficiles que leurs « collègues » masculins ? Ou plus précisément encore : penses-tu que le milieu du rock est plus difficile pour les femmes ? Je pense ici au fait que Patti Smith a arrêté la musique pendant presque une décennie, ou encore que Marianne*

*Faithfull a connu un passage difficile alors que l'on ne retrouve rien d'équivalent dans la vie de Mick Jagger.*

Dans les années 1960-1980, voire au-delà, la présence des femmes artistes, des chanteuses rock était encore minoritaire. S'imposer dans le milieu du rock était plus dur pour les femmes. En termes de visibilité, de reconnaissance, la situation était plus ardue pour les femmes en raison d'un faisceau de paramètres sociologiques, politiques, idéologiques. Mais on trouve aussi pléthore d'exemples d'hommes artistes qui ont connu la traversée du désert avant leur come-back ou leur disparition, qui se sont brûlés les ailes, que le système a éjectés. Comme le dit Marianne Faithfull dans ses mémoires, durant les Sixties, la génération portée et porteuse d'une révolution dans les manières de vivre, de penser, de créer était assise sur un volcan. Beaucoup se sont désintégrés en plein vol, ensevelis sous les cendres du volcan, d'autres ont rejoint le star system et sa logique consumériste qu'ils contestaient et conspuaient initialement. Les phénomènes de visibilité, de notoriété sont aussi plus complexes, plus fibrés : la rareté des femmes artistes dans le monde du rock leur a conféré une aura, un statut légendaire, une valeur symbolique plus importants. Notion à la fois économique et anthropologique, la rareté d'un élément dans un ensemble en fait tout son prix.

*Horses et Broken English sont deux albums qui marquent les années 1970, l'un sort en 1975, l'autre en 1979, quels liens vois-tu et surtout entends-tu entre ces deux albums ?*

À mes yeux, ce sont deux albums-événements, deux créations-ovni qui renouvellent le paysage du rock, qui font entendre une esthétique inédite, exploratoire, un rock au féminin qui se tient résolument du côté de la marge, de l'underground, de la rébellion. Les liens entre les deux albums se nouent à divers niveaux. Patti Smith dans son recueil *Babel* rend hommage à Marianne Faithfull dans son poème « Marianne Faithful » qui s'ouvre par une photo et des paroles de cette dernière. Patti Smith établit ainsi d'emblée une relation de sororité dirais-je,

une alliance. Autre lien puissant : la place centrale qu'elles accordent toutes deux à la littérature, à la poésie. Même si la manière dont la poésie irrigue leurs univers, leurs albums différent, Patti Smith ayant à son actif une œuvre poétique, littéraire. Les deux albums sondent, chacun à leur manière, l'inconscient d'une époque, l'entrée du rock dans le désenchantement des Seventies, la volonté de lui redonner fièvre, électricité et intempestivité. Enfin, ils sont chacun portés par la présence troublante, stupéfiante de la voix de Patti Smith, de celle de Marianne Faithfull, des voix à l'écart des standards, des voix androgynes, éloignées de l'esthétique du lisse, de la séduction lumineuse. La nouveauté du régime vocal « réensauvagé » établit une parenté profonde entre ces deux chefs-d'œuvre.

*De quelle manière portent-ils en eux la noirceur des années 1970 ? Pourrait-on envisager que Patti Smith et Marianne Faithfull parviennent à enregistrer la violence des années 1970 ?*

Ces deux albums sortent dans les années 1970, après la fête des Sixties, après le Flower Power, le grand envol des hippies. Le rêve des Sixties (et sa part de cauchemars sur laquelle Marianne Faithfull revient à maintes reprises) est fini, a été enterré même si des traces, des conquêtes subsistent. La marée libératoire et libertaire laisse place à un reflux. Toute décennie, toute séquence historique comportent leur part de noirceur. La violence des années 1970 dont tu parles, je la perçois d'une part comme celle, transhistorique et contextualisée, du système, celle que le pouvoir fait peser sur les individus, d'autre part, comme la violence du deuil, des morts qui parsèment le rock et qui hantent Patti Smith et Marianne Faithfull. La mort de Brian Jones, de Jimi Hendrix, de Janis Joplin plane sur leurs albums, sur *Horses* en particulier. À nouveau, la question de l'après se pose : comment créer, hurler, vivre quand on vient après, quand l'époque est « broken », cassée, plongée dans la notion très viscontienne du « trop tard » que Deleuze a analysée ? Sous une forme électrique, incantatoire et poétique du côté de Patti Smith, sous une guise crépusculaire, new

wave et écorchée du côté de Marianne Faithfull, *Horses* et *Broken English* revitalisent le rock. Le rock peut alors être vu comme une Belle au bois dormant que ces deux albums ont réveillée par un baiser-morsure.

*Dans ton livre sur Horses, tu as cette formule très intéressante et très deleuzienne : « le devenir rock de la littérature et le devenir littéraire du rock ». Au-delà de Patti Smith penses-tu à d'autres artistes qui pourraient permettre d'explorer ces deux formes de devenir ?*

Si d'autres artistes ont opéré ce double devenir dont j'emprunte l'idée à Gilles Deleuze, Patti Smith me semble l'avoir mené dans des régions incandescentes, avec la radicalité d'une pionnière, la transe d'un chaman. Le devenir croisé, la tentative de fusion du rock et de la poésie sont au cœur de l'œuvre de Bob Dylan, de Jim Morrison et des Doors, de Lou Reed, Leonard Cohen, Richard Hell, PJ Harvey, d'autres artistes. Dans la chanson française, la cristallisation de la poésie dans la musique est entre autres à l'œuvre, de façon chaque fois radicalement différente, chez Léo Ferré, Barbara, Catherine Ribeiro, Serge Gainsbourg, Mylène Farmer, Hubert-Félix Thiéfaine, Damien Saez, Feu ! Chatterton, chez de nombreux rappeurs et rappeuses, de Keny Arkana à Laura Vasquez, de Youssoupha, Akhenaton à Orelsan.

*L'œuvre de Deleuze influence-t-elle ta manière d'écouter et d'écrire sur la musique ?*

Ta question est abyssale et complexe. Je répondrai négativement à sa première partie. Avoir travaillé, côtoyé l'œuvre de Gilles Deleuze n'a pas influencé, réorienté ma manière d'écouter de la musique, musique classique, rock, jazz, blues, chanson française, musiques indienne, tzigane et autres. J'ai le culte d'une approche viscérale, sensitive de la musique, d'une immersion dans ses sortilèges, sans grille théorique, sans filtre intellectuel entre elle et moi. Ce n'est qu'en un second temps, si je m'empare d'un interprète, d'un musicien, que j'entame un voyage conceptuel et esthétique. A ce niveau, de façon lointaine, certains concepts forgés par Deleuze et Guattari, leurs réflexions sur les champs de création, sur les « Chaoïdes » (philosophie, art et

science), le rapport des œuvres au chaos, le jeu entre formes et forces, l'espace lisse et l'espace strié, le distinguo entre art majeur et art mineur, les machines désirantes agissent en sous-main.

*Au-delà de Patti Smith, Marianne Faithfull quelles sont les musiciennes qui t'intéressent ? Tu as par exemple écrit deux livres sur Mylène Farmer (Voyage en Mylène, La Mulette, 2012 et Mylène Farmer Ailleurs et ecchymoses, Éditions du Murmure, 2022, avec Nausicaa Dewez) ainsi qu'un roman sur Janis Joplin (Janis Joplin. Voix noire sur fond blanc, Al Dante, 2016).*

Les musiciennes ou les musiciens qui m'intéressent sont celles et ceux qui percutent mon horizon affectif, esthétique, qui, pour un faisceau de raisons subjectives, bouleversent mon plan intime, mon rapport au monde, me kidnappent, me fascinent. Depuis toujours, je vis dans la musique de Janis Joplin, de Mylène Farmer, de façon radiale, démesurée, élective. D'autres chanteuses m'interpellent mais sans produire un tel effet, Nico, Nina Simone, Amy Winehouse.

*D'un texte à l'autre, tu t'intéresses autant à des figures qui appartiennent à la culture populaire (Patti Smith, Marianne Faithfull, Janis Joplin, Mylène Farmer) qu'à des auteurs ou des artistes comme Unica Zürn, Jean Genet, Luchino Visconti, Jean-Paul Sartre ou encore Hélène Cixous, ce qui n'est pas commun, pourrait-on dire que tu pratiques l'écriture comme un acte de déhiérarchisation des différentes formes de pratiques artistiques ?*

En termes d'effets pragmatiques, de résultantes, le fait d'écrire à la fois sur des artistes de la culture dite populaire, venant du monde du rock, et sur des écrivains, des cinéastes, des philosophes, des plasticiens entraîne une déhiérarchisation des diverses formes d'art. Une déhiérarchisation qui me semble devoir s'imposer, qui ne passe pas pour autant par pertes et profits les différences esthétiques, les singularités propres à chaque plan de création. La déhiérarchisation n'est pas une uniformisation des spécificités attenantes à chaque modalité d'expression artistique.

Mais, ab initio, ma volonté n'est pas de brouiller les frontières entre culture savante et culture populaire mais de me pencher sur des artistes avec qui je vis le phénomène de rencontre élective, voire d'osmose. En amont du geste d'écrire, l'énergie qui me traverse est pulsionnelle, de l'ordre de l'émerveillement de l'enfant, du bouleversement.

*Tu as écrit à ce jour déjà plusieurs textes sur la musique, quelle place la musique occupe-t-elle dans ta vie, et surtout de quelle manière l'écriture et la musique sont-elles liées pour toi ?*

La musique occupe une place importante, vitale, lumineuse dans mon existence et ce, depuis l'enfance. Ce sont deux mondes distincts qui ouvrent des portes sur l'ailleurs, qui me plongent dans un plan imaginaire, coupé mais aussi connecté à l'état de choses. La musique est essentielle, occupe une place de choix, au cœur de ma vie d'une part, parce que je suis à l'affût de nouveautés, qu'elle me nourrit, qu'elle accompagne mon quotidien, mon trans-quotidien, mes amours, mes états d'âme qu'elle aiguise, d'autre part parce que je la pratique un peu, que j'ai une passion pour la pratique de certains instruments autant que pour les concerts. Très curieusement, je dénoue, je délie les influences réciproques entre ma pratique d'écriture et celle de la musique, l'écriture ayant sa musique, sa rythmique propres. Chaque langage, écriture ou musique, cherche son espace-temps, à repousser les limites, à expérimenter des registres de sons, d'idées, de beautés. Chacun a son lieu, ses lignes de fuite, ses paroxysmes. Je n'écris jamais en écoutant de la musique. Elles sont liées au niveau de la passion que j'éprouve pour l'une et l'autre, de la nécessité de m'y adonner.

*Mars 2023*